

## Le goût du sel

Je connais très bien le goût du sel.

Et pourtant, je n'ai jamais vu la mer.

Le bonheur, quel concept singulier. Il est difficile à définir, et plus encore à trouver. Et pourtant, je l'ai cherché. Dans le tas d'affaires qui jonchent le sol de ma petite chambre sous les toits : chaussures, livres, cahiers, crayons, robes, pinceaux, feuilles, pulls, magazines, encore des cahiers, mais toujours pas de bonheur. Je l'ai cherché dans les rues bétonnées de Paris, sous l'épais tapis de feuilles colorées, à la cime des arbres mourants et des gratte-ciels naissants, dans une étreinte familière, dans un regard éloquent.

Mais le bonheur, lui, est silencieux.

C'est du moins ce que je croyais il y a une semaine.

Depuis, ma vision du bonheur a bien changé. De nouveaux horizons me sont apparus. La notion même d'horizon m'est nouvelle. Et ce, parce que je l'ai rencontré, le bonheur. Et que cette rencontre a troublé le long fleuve tranquille de mon existence, parce qu'en une nuit, un soir, une heure, un instant, tout peut changer pour celui qui l'a décidé. Tout a débuté un dimanche soir. Dimanche 23 octobre.

Il était dix heures. Paris était particulièrement silencieuse ce soir-là. Elle fonctionnait au ralenti, avec une fatigue que je lui avais rarement connue. Cette fatigue je la partageais amplement, allongée dans la chambre qui me servait d'appartement, à même le sol. Je regardais un vieux film français, d'un rythme apaisant et presque silencieux, sur mon ordinateur d'un autre âge posé sur une pile de vêtements fraîchement pliés. J'avais passé deux jours entiers à travailler pour l'université, comme je l'avais fait chaque week-end passé depuis deux ans. Dehors, il faisait nuit. La lune ne perçait pas l'épaisse couche de nuages de pluie et de pollution qui écrasait Paris.

Je me rappelle m'être sentie très seule ce soir-là.

Et pourtant je passais toujours du temps seule – je demeurais incapable de parler à mes camarades de classe et ma famille était restée en province – mais à cet instant cette solitude me nouait la gorge.

Cette sensation m'a donné à songer. Ce que j'ai fait, puisque c'est ce que je fais de mieux : réfléchir.

Mais cette réflexion était différente ; c'était comme si elle m'avait toujours suivie,

sans que je ne lui accorde de réelle importance : et le bonheur, dans tout ça ? La joie, l'envie de me lever chaque matin ? Le l'ai toujours plus ou moins négligée, privilégiant toute autre chose, que ce soit les études ou le bonheur d'autrui.

Je suis alors arrivée à une conclusion : peu importe ce qu'il était, j'allais le trouver : envoyer valser ces feuilles mortes et ces immeubles déjà grisonnants pour chercher la nouveauté et la fraîcheur d'une existence joyeuse. Je ne pouvais plus rester passive, le chercher timidement autour de moi. C'était le moment ou jamais, j'allais l'attraper, si besoin le créer. S'il était silencieux, je lui donnerais une voix.

Je mis alors quelques vêtements dans un sac, fermai ma porte en bois vernis, courus dans les rues presque désertes de la capitale, entrai dans la grande gare et sautai dans le premier train. A cette heure tardive, lui aussi était silencieux et désert. Une vieille femme accompagnée d'un chien patientait au fond du wagon faiblement éclairé, et après que je pris place au milieu du wagon un grand homme entre deux âges vint s'asseoir à l'autre extrémité.

Je me sentais bizarre. Une sensation nouvelle agitait mon corps tout entier, et j'étais si légère, comme portée par une force nouvelle et inconnue.

Le train démarra. Par la fenêtre je regardais les bâtiments défiler à faible vitesse dans l'obscurité : briques, béton, briques, béton, briques, béton... Mais ce béton pour la première fois ne me semblait plus si morose alors que je m'en éloignais lentement. Dans l'obscurité silencieuse du wagon, bercée par les légères ondulations du train, je m'assoupis.

À mon réveil la lune était déjà bien haute dans le ciel velouté. Je me relevai brusquement, en un sursaut de surprise : quelqu'un se tenait devant moi.

Et quelle drôle de personne ! Des cheveux coupés courts, raides et rêches de couleur rouge vibrante, un visage sec avec un menton proéminent, un grand nez busqué, des pommettes saillantes, de grands yeux bruns et une peau laiteuse qui semblait presque translucide à la lueur bleutée du train. Il -ou elle ?- portait une chemise blanche bouffante au col montant finement serré par une cravate autour de son long cou, une cravate rouge négligemment attachée et décorée de cinq broches colorées. Sur ses longues jambes pliées élégamment se déployait une robe noire de velours, qui renvoyait étonnamment au ciel son infinie noirceur sans qu'aucune lumière n'y échappe. Un de ses lacets était défait : celui du pied suspendu, en continuation de la jambe posée sur l'autre, vivement secoué dans un geste nerveux. L'autre resserrait sa petite chaussure qui semblait tirée d'un numéro

burlesque. L'ensemble était saisissant : cette apparition mi-homme mi-femme, habillée richement et négligemment, entre deux époques et d'un âge impossible à déterminer était d'une singularité qui accapara toute mon attention.

La chimère se tenait sur le siège face à moi, confortablement appuyée sur le dossier rouge en une position qui respirait la confiance. Quand iel remarqua mon réveil, un sourire éclaircit ses fines lèvres gercées par le froid.

« Je suis Sacha. » Dit-iel simplement.

Après avoir repris mes esprits un instant je trouvai le courage de lui apprendre mon nom, puis de questionner son apparition brutale.

Sacha m'expliqua être dans ce train pour une raison qui s'avéra être la même que la mienne, et ce avant même que je ne lui confie mon ambition personnelle. Iel semblait curieusement m'être similaire en tout points, bien que nos goûts et notre vécu soient différents.

Pendant plusieurs heures nos chuchotements emplirent le wagon presque vide -les deux autres passagers étaient toujours assis à ses extrémités, l'une assoupie et l'autre ne semblant pas nous entendre- sous la surveillance de la lune qui ne quittait pas la fenêtre. J'appris beaucoup de choses sur Sacha. C'était une personne extravertie, joyeuse, et qui ne manquait pas une occasion de s'amuser. Sacha a grandi à Paris, mais ces derniers temps sa ville natale était devenue une prison, d'où sa présence cette nuit dans le train.

En y repensant, je ne dis pas beaucoup de choses sur moi. Mais mon silence ne gênait aucunement Sacha, qui semblait me comprendre alors que j'écoutais en silence, et répondait à mon mutisme par d'autres anecdotes. J'ai beaucoup aimé cette interaction d'une simplicité nouvelle.

Nous parlâmes encore quelques heures, jusqu'à ce que le train s'arrête progressivement. L'annonce de notre arrivée imminente avait réveillé les deux autres passagers qui s'étaient empressés de sortir du wagon. Quand je descendis sur les quais pavés de l'ancienne gare- qui était en fait un simple bâtiment construit sur le bord des quais- je frissonnai. L'air était plus frais qu'à Paris, et le ciel sans nuage rendait la température presque hivernale. À la lueur pâle de la lune, des nuages de vapeur s'échappaient de nos lèvres et montaient <sup>3/5</sup> vers le ciel étoilé, magnifié par le silence qui régnait sur l'obscurité.

Sacha descendit du train à ma suite et nous marchâmes le long des rails alors que

le train reprenait sa route. Iel continuait à me raconter des anecdotes amusantes, mimant les actions des personnages avec passion. Ses expressions faciales exagérées me faisaient rire aux éclats, et bien vite nous fûmes réchauffés par notre discussion enflammée.

Pendant un bon quart d'heure nos éclats de voix enjoués brisèrent le froid silencieux de la nuit, riant et chahutant sous la voûte céleste, suivant les rails éclairés par la lune. Enfin le paysage commença à changer et la pierre se transforma progressivement en sols jonchés d'épines des pins qui nous surplombaient. Alors que Sacha achevait de me raconter une histoire amusante à son sujet concernant un cheval et un vieux pommier, ses mots restèrent suspendus.

Telle une apparition, juste derrière un buisson qui annonçait la fin de la forêt de pins dans laquelle nous progressions se déroula la mer. La grande étendue noire, qui reflétait par endroits la clarté de la lune, nous frappa de sa grandeur infinie : c'était comme un ciel renversé. Aucun de nous nous n'avait vu la mer auparavant. Et cette simple rencontre, qui semblait toute fortuite au détour d'une forêt, fut comme une solution à tous mes problèmes. Je pouvais presque voir le paysage maritime me sourire, à travers le clapotement calme des vaguelettes, dans la douce morsure du vent froid et dans ces étoiles animées.

Après avoir contemplé quelques instants la beauté de l'endroit, nous partîmes en courant et riant vers l'océan de jais.

C'était si bon. Le moment était infini, et pourtant si court... Plus rien ne comptait en dehors de cet exact moment. Les vagues, le sable, l'eau froide, nos rires, la lune : tout était d'une perfection telle que ces minutes -ou peut-être heures- s'entremêlèrent singulièrement dans ma mémoire. De cette fraction d'infini je ressens encore la fraîcheur. Les énergies, les sensations du moment me suffirent amplement dans le souvenir coloré, flou et radieux que j'en ai.

Et alors qu'encore les rires résonnaient dans ma tête, je me réveillai. Le bruit des vagues était toujours là, plus fort. Le sable patientait toujours sous mon dos, presque sec. Je me dressai sur les coudes, éblouie par la forte lumière blanche du soleil qui perçait à travers les nuages. La mer était haute, et maintenant proche de me lécher les pieds. De ce fait, la plage semblait rétrécie, mais ne <sup>4/5</sup>perdait nullement de sa splendeur, ses côtes sublimes par les pins qui grimpaient vers le ciel. Et soudain je me souvins.

« Sacha ? » M'écriais-je en réalisant son absence. Je me relevai précipitamment.

« Sacha ! » Aucune trace de Sacha. Iel avait simplement disparu. Aucune trace de pas, de sac, de vêtements...

Avait-iel réellement existé ?

Cette question avait fait irruption dans mes pensées soudainement. Avais-je vraiment passé la nuit avec cette personne, dont l'existence même demeurait improuvable ?

J'étais bouleversée. Et si Sacha n'était qu'une création de mon cerveau ? Une partie de mon inconscient chargée de m'accompagner dans ce moment, de me rendre heureuse comme une espèce d'ange gardien ?

Telle une évidence, je formulai cette dernière question sans réponse : et si Sacha était le bonheur même, comme son incarnation ? Le bonheur ne se trouverait donc plus dans la beauté des flots, des plages, de la nuit. Le bonheur serait une entité propre, avec des pensées, une volonté. Mais alors, il est inutile de poursuivre le bonheur. Dans les moments les plus sombres il trouvera sa proie. S'y attachera. Puis partira. Mais je ne ressens pas de manque, car ce bonheur n'est jamais vraiment parti depuis, et ne partira probablement pas. Je sens justement que ce manque est comblé.

Alors peut-être que la tristesse a été comme un réconfort pour moi ces dernières années. Peut-être que je m'y blottissais, feignant sans conviction de chercher la lumière dans l'obscurité. Mais une fois cette lumière attrapée, jamais je ne cesserais de la poursuivre.

De nouveau je me retrouvais seule face au silence. Mais ce silence était différent car sur mes lèvres, c'était bien la mer qui avait déposé du sel.